

Zurstrassen, le peintre musical

Yves Zurstrassen présente à Bozar dix années de sa vie sur ses toiles. Sous influence free jazz.

EXPOSITION

«Free»



Commissaire: Olivier Kaepelin

JOHAN-FREDERIK HEL GUEDJ

Yves Zurstrassen a commencé à peindre en 1975, mais son travail a débuté bien avant sa naissance. Comme sur ses toiles, son ascendance même est un collage de plusieurs matières, espagnole, française, allemande. «Mes ancêtres maternels, partis de Tolède, sont arrivés à Paris au XIX^e siècle. Côté paternel, c'étaient des lainiers de Verviers. Enfant, je me roulais dans la laine», relate-t-il. Son atelier est une ancienne filature de coton, et ses tableaux ont tour à tour l'intensité et la légèreté de l'étoffe.

Son parcours d'autodidacte à l'écart des écoles de création a nourri son indépendance, perceptible dans sa légèreté de touche. Ses papiers découpés sont autant d'oiseaux posés sur la toile, ou si l'on préfère cette analogie, de notes qui volent sur la partition. Ce «pochoir sophistiqué» emploie des formes produites par ordinateur, imprimante et cutter numérique. Il colle, peint puis décolle cette grille qu'il se donne, qui cadre son geste sans l'enfermer.

Pour le catalogue paru au Fonds Mercator, il est entouré de trois plumes qui sont trois regards: Olivier Kaepelin, François Barré, Anne Pontégnie, qui écrit: «Son langage est celui d'une abstraction qui croise le geste. [...] Il en résulte une peinture directe, vivante, lisible mais qui pourtant se dévoile en même temps qu'elle se manifeste.»

Zurstrassen procède par addition puis par soustraction, il colle, peint, décolle. Il y a bien des couches, mais elles se présentent comme une légère accumulation de surfaces.

Lumière noire

Les grandes figures d'un jaune éclatant, solaire, côtoient une noirceur qui l'habite, noirceur de l'ombre espagnole qui creuse les rues et les cours, à l'abri de la lumière. C'est celle d'un Antoni Tapies ou d'un Antonio Saura, qui l'éclairent dans sa manière d'appréhender le noir. Comme l'écrit Kaepelin, d'une formule borghésienne, «nous savons depuis Pierre Bonnard, que le noir est une couleur». Zurstrassen la transforme en énergie: trouée, aérée, allégée, elle anime ses toiles d'une vie que l'on imagine aisément



«Fond jaune» d'Yves Zurstrassen, à découvrir à Bozar. Et, ci-dessous, la fresque monumentale qu'il a réalisée pour le plafond de la grande salle du tout nouveau centre culturel Delta, à Namur. © YVES ZURSTRASSEN STUDIO / QUENTIN OLBRECHTS (SAMYN AND PARTNERS)



Zurstrassen procède par addition, puis, par soustraction, il colle, peint, décolle.

sous la lamelle du biologiste, telles des connexions synaptiques, entrelacs conducteurs d'une vie électrique (ZigZag, 2010).

La peinture est un art tridimensionnel: la toile n'est jamais un univers plat. Chez Zurstrassen, elle possède une largeur, une hauteur et une profondeur qui sautent aux yeux, tant dans les petites pièces que dans les grandes. Sur ses toiles, le mouvement donne une impression de vitesse à la fois saisissante et construite.

Ce rapport entre construction et vitesse, entre le cadre et la mobilité, est d'ordre musical. À l'écoute, la musique possède aussi ces trois dimensions, puisque les instruments ont à la fois largeur, hauteur et profondeur. Sa musique de prédilection présente un rapport similaire entre le cadre et le mouvement, la structure et les motifs, les thèmes et leurs modulations. Il s'agit du free-jazz, qui inspire le titre de l'exposition.

Contrairement au bop, période précédente du jazz, le free lâche la bride et lance très loin les filets de son. Le pinceau du peintre semble jaillir vers la surface comme autant de riffs de saxophone ou de notes tenues à la trompette bouchée, qu'il s'agisse d'amples accords ou de pizzicati. Ce qu'Anne Pontégnie appelle «l'association du décollage et de la réserve» est aussi un mouvement musical. Le propre des cuivres, c'est la retenue du souffle. Le soliste Zurstrassen possède quelque chose de ce souffle et de cette retenue.

Jusqu'au 12/1/2020 à Bozar (Bruxelles): www.bozar.be

Questions à

YVES ZURSTRASSEN
Artiste peintre

1 Comment choisissez-vous ce qui est exposé?

Toute cette série a été pensée pour le site de Bozar. Après le choix des toiles réalisé avec Olivier Kaepelin, commissaire inspiré, nous fabriquons une maquette fidèle, mon assistant Christophe Baudart et moi. Nous y accrochons les toiles avec Olivier, présentons la maquette à Bozar et affignons le futur accrochage. Une telle exposition mobilise une équipe un an. Chaque espace a été pensé en soi: ainsi, dans mon esprit, la salle «jaune» (où sont accrochés cinq grands formats de cette couleur, NDLR) était comme une chapelle. Dans le hall d'entrée, la toile Free Jazz se veut un hommage au Jazz de Matisse.

2 Simultanément, une fresque a vu le jour à Namur...

Oui, au Delta. Philippe Samyn, l'architecte, m'a invité à créer cette fresque. Je travaille beaucoup à partir d'agrandissements de photos de mes tableaux que je recompose dans de nouvelles toiles. Cette fois-ci, l'un de mes tableaux a été photographié par mon studio. Ces douze images prises avec un boîtier Hasselblad, tirées avec de très belles encres sur papier mat de très haute qualité, sont montées et chaque joint est retouché à la main par Jean-François Debaecker et le studio Bulle Color. À l'arrivée, un tableau carré (l'original, qui est exposé au rez-de-chaussée du Delta) a donné naissance à une fresque circulaire. Elle possède un relief et un piqué uniques qui, c'est un paradoxe, n'auraient pas été possibles si l'ensemble avait été travaillé à la main.

J. F. H. G.

Les jeux si rigoureux de Jo Delahaut

EXPOSITIONS

«Jo Delahaut. L'émotion maîtrisée» à la Lancz gallery.



Organisateur: Lancz gallery.

«Painting Belgium» à la Patinoire royale



Commissaire: Serge Goyens de Heusch

JOHAN FREDERIK HEL GUEDJ

La Lancz Gallery et la Patinoire royale accueillent, dans deux cadres très différents, près de quarante œuvres de ce Belge méthodique et généreux, qui fut aussi professeur.

La Lancz Gallery se consacre principalement à l'art belge du XX^e siècle. Patrick Lancz retrace ici en une petite vingtaine d'œuvres toute sa trajectoire artistique, des années 40 à 1987. Dès 1949, il interprète l'abstraction géométrique, puis le dépeintement du minimalisme américain

dans les années 1960. Plus loin dans l'épure, à partir de 1975, et au bout du parcours dans les derniers pastels, il renoue avec ses trois composantes de prédilection: la forme, la ligne et la couleur.

Il maniait quantité de matières et de supports, du vitrail à la céramique murale, de l'estampe au foulard, la reliure, les reliefs en bois, les poteaux colorés, des bijoux. Lena Hofman (Lancz Gallery) précise: «Delahaut tenait à un art accessible, vecteur d'émotion, qui l'a conduit à créer des céramiques murales au métro Montgomery. À l'opposé de la couleur, il use aussi de la sanguine, du fusain, du graphite, trois instruments de base du dessinateur et du peintre.»

Ici, les pièces les plus émouvantes sont deux dessins au fusain, deux simples traits qui créent un mouvement de balancier d'une simplicité ironique. Et l'une des plus puissantes est une sculpture origami («Sans titre», 1980), d'un acier terni dont la géométrie rigoureuse, les arêtes, les pans coupés, font un écho tridimensionnel saisissant à sa «Composition», peinture de 1956: la

sculpture est métallique et monochromatique, la peinture, un cerf volant de couleurs.

Delahaut est un constructeur qui agence ces trois composantes en s'inspirant du «jardin zen: sobriété, élégance, efficacité». Son goût des couleurs lui permet de les mettre en résonance de manière sensible, «ce qui se ressent», insiste Lena Hofman. Les œuvres exposées chez Patrick Lancz proviennent de collections privées belges. «Delahaut a beaucoup produit sans cataloguer, ce qui fait de son œuvre un labyrinthe.»

«Fidèle à lui-même toute sa vie»

Dans l'exposition labyrinthique de la Patinoire royale, «Painting Belgium», Delahaut occupe une place de choix avec douze œuvres. Serge Goyens de Heusch, commissaire de l'exposition a réuni l'une des plus belles collections d'art belge du siècle (il a multiplié les donations, notamment au Musée I. de Louvain). Cette Jeune peinture belge est née en 1946. C'est aussi l'année où, confia-t-il à Goyens de Heusch, «j'ai peint mon premier tableau abstraits».



«Delahaut tenait à un art accessible, vecteur d'émotion, qui l'a conduit à créer des céramiques murales au métro Montgomery.»

LENA HOFMAN
LANCZ GALLERY

© DELAHAUT JO

Professeur à La Cambre, il mania aussi la plume avec «Le manifeste du spatialisme» (1954), «Formes» (1956) et «Art construit» (1960), rappelant «la soumission de l'abstraction géométrique à l'intégration architecturale». En 1947, il est à Paris, dans la mouvance des Réalités nouvelles, l'un des premiers belges à y exposer. En 1952, il forme avec Jean Milo le groupe Art abstrait qui attire une vingtaine de Belges «géométrisants». Maniant volontiers la mine de plomb, il dessine avec «Sans titre» de 1952, (mine et encre de Chine sur papier) un paysage optique de lignes, «travail assez inhabituel chez lui», observe Goyens de Heusch. Constantin Chariot, directeur de la Patinoire, souligne que Delahaut a relativement tôt fixé son style, passé la trentaine, pour «rester ensuite fidèle à lui-même toute sa vie», ce qui ne lui a pas interdit d'évoluer à l'intérieur de ce jeu de lignes et de couleurs. Delahaut? Un joueur rigoureux.

Jusqu'au 29 octobre à la Lancz gallery, jusqu'au 7 décembre à la Patinoire royale. www.lanczgallery.be et www.prvbgallery.com.